

Sacerdoce apostolique et liberté spirituelle. Face aux défis du temps, quelles ressources pour l'Église en France?

L'année intellectuelle 2018 a été marquée en France par la parution d'une étude de Guillaume Cuchet, historien de la religion qui commence à être connu, intitulée avec un certain génie de la formule : « Comment notre monde a cessé d'être chrétien », le sous-titre plongeant dans une certaine désolation : « Anatomie d'un effondrement »¹. En me demandant alors comment l'Église de France faisait face aux défis culturels et sociaux du temps présent, une réponse simple est d'abord montée à mes lèvres : « mal », ou du moins : « pas très bien ». Mais aussitôt m'est venu à l'esprit, je ne sais pas bien pourquoi, le titre d'un recueil de Paul Claudel, regroupant des poèmes inspirés par l'année liturgique : « *Corona benignitatis anni Dei* », qui est un verset du Psaume 64, le douzième : « Tu couronnes une année de bienfaits ». Les temps sont difficiles, la situation de l'Église de France n'est pas fameuse, selon la plupart des indicateurs, et pourtant il nous faut croire que Dieu nous comble de bienfaits et que « sur son passage ruisselle l'abondance ».

Il est facile de trouver des chiffres qui montrent l'effondrement numérique que nous connaissons : 114 ordinations sacerdotales en 2018 (dont 82 prêtres diocésains et 20 religieux) ; 135 en 2017. Une étude qu'il faudrait vérifier mais qui est sûrement juste en grandes masses indique : 170 000 prêtres, religieux et religieuses avant la Révolution ; 213 000 en 1880 ; 177 000 en 1950. En 1880, un quart des femmes françaises sont religieuses, et en 1950 la moitié des missionnaires catholiques dans le monde sont des Français.

Au milieu des années 1960, 94 % des Français naissant étaient baptisés dans les deux mois et 25 % des Français allaient à la messe tous les dimanches ; de nos jours, la pratique dominicale tourne autour de 2 % et les baptisés avant l'âge de 7 ans ne sont plus que 30 %.

1. G. CUCHET, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement*, coll. La couleur du temps, Paris, Seuil, 2018.

On se console toutefois avec les chiffres des baptêmes d'adultes ou des confirmations d'adultes. Les lettres que les évêques reçoivent à cette occasion de la part des catéchumènes sont des témoignages souvent bouleversants de l'action de la grâce de Dieu. Cependant, le nombre des baptêmes d'adultes pourrait décupler, la vie chrétienne dans un pays comme la France n'en serait que davantage transformée. Elle ne redeviendrait pas ce qu'elle a pu être. Il faudrait nuancer ce tableau car, à la même époque, il y avait des villages où le taux de pratique était de 100 %² et d'autres où moins de 2 % de la population faisait ses Pâques.

Plus que les chiffres que tous peuvent trouver facilement sur Internet, l'important est de réfléchir un peu aux causes de cette situation qui peut paraître un effondrement. En fait, déjà en 1924, le père Pierre Teilhard de Chardin écrivait que l'humanité vivait une « crise » et il l'expliquait en disant que « depuis quelque temps déjà, sur un rythme accéléré, "quelque chose se passe dans la structure de la conscience humaine. C'est une autre espèce de vie qui commence"³ ». À l'intérieur de cette crise, « ce sont les fondements même de l'*anima religiosa* humaine, sur lesquels l'Église avait depuis deux mille ans construit, qui changent de dimension et de nature⁴ ».

Je voudrais, dans un premier temps, énumérer sommairement quelques-uns des défis culturels et spirituels de notre temps ; j'aimerais ensuite proposer quelques éléments d'une lecture théologique de ce temps, avant de terminer en présentant quelques chemins qu'emprunte ou que tâche d'emprunter l'Église de France.

2. On peut illustrer ce tableau avec un détail historique. Dans la ville moyenne de Falaise, en Normandie, a été ouvert un musée consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation nazie et pendant la Résistance. Dans une vitrine se trouve un exemplaire d'un manuel qui était distribué aux soldats participant au débarquement de Normandie pour que ces hommes, venus de loin, sachent un peu comment se comporter dans ce « vieux » pays. Le jour où j'ai visité ce musée, le manuel était ouvert à une page expliquant ce qu'est un village français. On y précisait aux soldats qu'ils devaient rencontrer les deux personnages principaux, le maire et le curé, ce dernier étant souvent plus influent que le premier. Les Français en effet, poursuit ce manuel, sont très religieux. Beaucoup d'hommes vont à la messe chaque dimanche... Ceci était vrai de la France de l'Ouest, celle par laquelle entraient les soldats à qui ce manuel était destiné, mais ce n'est plus vrai de la même manière, pas même dans cette fameuse France de l'Ouest!

3. H. DE LUBAC, *La Pensée religieuse du Père Pierre Teilhard de Chardin*, coll. Œuvres complètes 23, Paris, Cerf, 2002, p. 29 citant « Fondements, La Vision du Passé », dans P. Teilhard de Chardin, *Œuvres*, t. 3. *La Vision du Passé*, Paris, Seuil, 1957, p. 196.

4. ID., *Teilhard et notre Temps*, dans *L'Éternel Féminin. Étude sur un texte du Père Teilhard de Chardin*, Paris, Aubier-Montaigne, 1968, p. 232.

I. — Des défis culturels et spirituels qui transforment la vie de l'Église

L'idée centrale du livre de Guillaume Cuchet que j'évoquais plus haut, soigneusement étayée par des statistiques et des faits collectés, est que l'effondrement commence en 1965 et qu'il est lié à la disparition du discours appelant à la pratique dominicale sous peine d'enfer. Alors qu'en 1947, le chanoine Boulard, grand statisticien français, avait conclu que la pratique religieuse en France était très stable, avec de grands contrastes régionaux, dès le début des années 60, ses correspondants lui signalent que les courbes plongent. En deux ou trois ans, l'Église de France voit le taux de pratique baisser d'un quart ou d'un tiers.

1965 est la date retenue aujourd'hui par les historiens comme celle de la rupture, et non pas 1968, c'est-à-dire « mai 1968 » et l'encyclique *Humanae vitae*. Or, ce sont les jeunes très nombreux du baby-boom, – un sursaut de natalité inédit en France, jusque-là un pays à la natalité faible –, qui, après avoir fourni des effectifs d'enfants du catéchisme très nombreux, ont décroché de la pratique dès la communion solennelle beaucoup plus que leurs parents.

Pour comprendre cette évolution, des facteurs structurants de nos sociétés contemporaines sont à repérer. Ils s'imposent à tous, qu'on le veuille ou non. Mais plus que des causes de dissolution, ce qu'ils sont assurément, ils constituent, à mon estime, des défis essentiels que nous, chrétiens, devons affronter pour les transformer.

1. *Des défis culturels et sociaux*

Ma manière personnelle d'exprimer la mutation que nos sociétés vivent s'articule autour de trois axes.

D'abord, nous avons à être conscients que, pendant des millénaires, depuis les débuts de l'humanité, l'essentiel des actions des êtres humains a été commandé par le devoir. L'homme fait ce qu'il doit faire. De ce devoir, chaque individu peut être heureux, fier, convaincu que se conformer à son devoir est la source du bonheur, en tout cas de l'accession à ce que chacun a à être. Depuis les années 60, en amont même de « mai 1968 » – la « révolution de mai » accentuant le phénomène, bien sûr –, l'agir de chacun est commandé par le plaisir et la recherche de l'épanouissement de soi. « Je fais ceci ou cela parce que cela me plaît, parce que j'en attends du plaisir, parce que je sens que faire ceci m'aidera à m'épanouir. »

Ensuite, à partir du milieu du XIX^e siècle, lentement pour commencer puis avec des phases d'accélération formidables, les sociétés occidentales se sont édifiées en sociétés d'abondance. L'invention du chemin de fer a mis fin aux famines et aux disettes qui étaient le lot régulier des sociétés agricoles. La production de masse et la commercialisation de masse ont transformé le rapport de chacun à son environnement.

Enfin, un philosophe allemand, Hartmut Rosa, a démonté de manière convaincante le mécanisme de notre emprisonnement dans le temps⁵. Depuis le début du XX^e siècle, beaucoup d'innovations se sont justifiées elles-mêmes en promettant de faire « gagner du temps ». Il est vrai que les transformations technologiques ont ouvert à beaucoup la possibilité de connaître vacances et loisirs. Mais plus les années avancent, plus l'expérience prouve que, loin de permettre d'écouter de la musique, de rencontrer des amis, de passer du temps en famille, le temps gagné sert surtout à travailler encore ou à perdre du temps comme consommateur (de jeux vidéo, de sites internet...), le tout sous l'injonction d'avoir à aller toujours plus vite.

De tels facteurs d'évolution ont d'importantes conséquences pour la vie religieuse et spirituelle.

Aller à la messe tous les dimanches par devoir est plus facilement envisageable qu'y aller par plaisir. Il est possible d'y trouver du plaisir (et je le redis, le devoir comportait sa part de plaisir), mais cela demande un investissement intérieur de chacun très exigeant.

La société d'abondance nous habitue à vivre sans manquer de rien et sans souffrir. On ne peut que s'en réjouir. Mais quelle espérance nourrir encore et pourquoi attendrait-on un Sauveur venu d'en haut ?

L'accélération du temps réduit l'individu au rôle de producteur et de consommateur. Quelle place laisser au silence, à l'intériorité, à la réflexion ?

2. Des défis spirituels

De l'action conjointe des facteurs que je viens d'énumérer émerge la société occidentale contemporaine. Son centre est l'individualité (j'évite volontairement le mot « individualisme » trop utilisé et facile-

5. H. ROSA, *Alienation and Acceleration : Towards a Critical Theory of Late-Modern Temporality*, Svanesund (Suède), Nordic Summer University Press, 2010 ; trad. fr. : *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, 2012.

ment stigmatisé). La promotion de l'individualité n'est pas en soi un mal, même d'un point de vue chrétien. Nos sociétés ne sont plus des sociétés traditionnelles dont une grande part de la vie consiste à reproduire ce qui s'est déjà fait. De soi, cela permet à chacun de viser surtout son épanouissement personnel. Les enfants n'ont pas à prolonger ce que leurs parents ont construit, mais à choisir leur manière de déployer leurs talents. En termes chrétiens, chacun est davantage libre d'écouter sa vocation propre et d'y répondre avec sa singularité. Pris en lui-même, cet état de fait correspond à la liberté spirituelle que le Seigneur Jésus apporte. Cependant, il en résulte que chacun doit avancer assez seul, nul ne peut se confier à des chemins parcourus par d'autres. Le plus ordinaire de ce qui nous occupe n'est pas malheureusement la liberté la plus profonde. Dans nos sociétés libérales avancées, à tout moment, chaque acteur économique et social devrait choisir s'il prolonge ou s'il résilie son contrat d'eau, d'électricité, de téléphone... Certains sont très à l'aise dans un tel univers et d'autres y sont perdus.

Il y a un autre défi : ces facteurs d'évolution ont été rendus possibles par la technique et la technologie qui ont envahi tous les domaines de la vie. Là encore, l'abondance est réjouissante. Mais l'extension de la technique et de la technologie fait entrer dans un univers où tout est mesuré par l'homme et ses désirs, mais aussi dans un univers qui semble sans frustration ni douleurs. Aujourd'hui, la conjonction de la technologie médicale et de la technique juridique la plus raffinée fait croire que, lorsqu'un couple ne s'entend plus comme avant, il peut divorcer sans que personne n'en souffre, que, lorsque quelqu'un ne peut avoir d'enfant, il peut s'en procurer, sans que ni lui ni l'enfant (c'est ce que l'on prétend) ait à pâtir des conditions de production de celui-ci, et encore que lorsque quelqu'un souffre de maladie ou simplement de mal-être, il peut mettre fin à ses jours dans des conditions optimales et sans léser personne.

Ces deux remarques désignent ce qui me paraît être le défi spirituel le plus important de nos sociétés occidentales. Elles sont des sociétés de liberté, et c'est très bien. Seulement, elles sont des sociétés qui ont renoncé à dire à leurs citoyens ce qui est bien et ce qui est mal et qui promettent en revanche, plus ou moins explicitement, de les préserver de toute frustration et de toute douleur. Chacun est libre de choisir de vivre selon le plus grand bien, mais il doit alors se donner lui-même à tout moment les raisons de ses choix ; il doit pouvoir puiser quelque part les ressources de lumière pour la raison et d'énergie pour la volonté qui le rendront capable de choisir le bien et de s'y tenir, environné qu'il sera du comportement éventuellement contraire de

beaucoup autour de lui. Et il devra le faire dans un univers culturel où la frustration et la douleur n'ont guère de place et qui lui reprochera de susciter de la frustration et de la douleur autour de lui.

Ce défi-là, le défi d'avoir à déterminer par soi-même en presque tous les domaines ce qui est bien et à y tenir sans guère de support social, est celui de toutes nos sociétés libérales avancées, celui qu'elles présentent à tous leurs membres. Il n'y a pas à s'étonner que beaucoup préfèrent esquiver ce défi, cherchent à le nier ou refusent de le voir. Nous avons à faire retentir la bonne nouvelle du salut (et donc l'annonce qu'un salut est nécessaire) et de la liberté spirituelle qu'apporte le Christ dans cet univers-là, culturel, social et spirituel.

3. Quelques facteurs propres à la France

Je voudrais ajouter quelques éléments qui caractérisent spécialement la France.

D'abord, une bonne part de l'histoire de la République en France a pour moteur la volonté de s'affranchir de la tutelle de l'Église catholique, ressentie, à tort ou à raison, comme oppressante. Or, pour beaucoup de ceux qui sont animés par un tel souci, l'Église catholique apparaît dans notre pays comme encore forte, trop forte. Les grandes manifestations suscitées par le projet de loi autorisant le mariage de couples de même sexe ont été pour ceux-là une manifestation de plus de l'autorité conservée par l'Église sur les esprits. Ils ont tort de penser ainsi ; nous, catholiques, voyons surtout notre système s'effondrer ou du moins s'affaïsser de tous côtés, mais ceux qui voient dans l'Église un carcan pour l'esprit humain sont toujours inquiets de sa vitalité.

Ensuite, les Français aiment penser leur histoire, même présente, comme une unanimité. Il ne nous est pas habituel de nous représenter l'histoire de notre pays comme la conjonction de forces différentes, voire même divergentes, qui ont dû apprendre à composer les unes avec les autres. Spontanément, le Français, je crois, se représente son pays comme un seul tout, tendu vers un même but. Il est donc déçu et il peut s'estimer trahi lorsqu'il découvre qu'un groupe, quelles que soient ses raisons, n'entre pas tant que cela dans le courant général.

Enfin, du point de vue de la vie de l'Église, le nombre considérable de prêtres que nous avons pu avoir, sans compter celui des religieux et des religieuses, fait que le Français assimile le réseau des paroisses au maillage des villages, c'est-à-dire à la France rurale et agricole. Or,

l'Église de France n'a plus les forces nécessaires pour un tel maillage et d'autant moins que les villages ne fonctionnent plus comme ils fonctionnaient il y a même 50 ans.

Voici sommairement décrit le cadre dans lequel l'Église de France doit accomplir sa mission. Je voudrais insister sur le fait que les évolutions que j'ai décrites dont certaines sont propres à la France ou au monde occidental et dont d'autres s'étendent plus ou moins rapidement au monde entier ne sont pas que catastrophiques. Elles remodelent l'âme humaine en profondeur, du moins *l'anima religiosa*. Ma conviction est que le christianisme, par la grâce du Christ et de l'Esprit Saint, a des capacités inattendues pour venir à la rencontre de cette âme transformée et lui apporter la lumière et la paix et la force dont elle a besoin. Seulement la capacité de résistance est forte aussi.

II. — Une lecture théologique de notre temps

1. *De la mission à la mission*

Lorsque l'on parle de la situation de l'Église en France ou de la foi chrétienne en France, très vite, ceux qui la connaissent un peu évoquent un livre paru en 1942, en pleine guerre et occupation nazie par conséquent, publié par deux prêtres, les abbés Godin et Daniel, avec les encouragements de l'archevêque de Paris d'alors, le Cardinal Suhard, sous le titre : *France, pays de mission?* Souvent, les commentateurs négligent le point d'interrogation de ce titre. Or, se posant la question : « La France est-elle un pays de mission ? », les abbés Godin et Daniel, au terme d'une étude sociologique assez fouillée, répondaient : non, elle ne l'est pas pour une grande part, en revanche, elle l'est en certaines zones précises. À leur estime, la France était massivement un pays catholique dans lequel il fallait dépoussiérer certaines habitudes de la vie paroissiale et de la vie chrétienne en général, héritées d'un long passé, pour retrouver vigueur et santé ; ils pointaient cependant tout un monde nouveau, celui des ouvriers rassemblés dans les banlieues des grandes villes, qui était coupé de la structuration traditionnelle des villages et des petites villes rurales et par conséquent de la transmission de la sève chrétienne. La thèse du livre était que, pour ceux-là, que la paroisse ne pouvait rejoindre, il fallait d'autres modes d'approche et d'autres modes de vie chrétienne, pour lesquels les missions dans les pays lointains, non-chrétiens, pouvaient fournir des modèles sans doute mais à condition de les repenser de l'intérieur.

Ce livre a eu un impact considérable. Il a fourni la base théorique nécessaire aux efforts pastoraux déployés à la sortie de la deuxième guerre mondiale, illustrés par la Mission de Paris et par la Mission de France.

Cependant, il faut avouer que ces efforts pastoraux magnifiques, portés par la générosité sans faille de jeunes gens, hommes et femmes, de belle qualité, ont été rapidement compliqués et mélangés, voire corrompus, par la fascination exercée par le marxisme du point de vue intellectuel et par la militance des communistes. En particulier, le but de la mission s'est brouillé. On a beaucoup parlé d'« Évangile », la « bonne nouvelle » ainsi laissée sans qualificatif, englobant aussi bien des vues de justice sociale que l'espérance éternelle. Facilement, la dialectique marxiste a paru décrire le cours de l'histoire de manière plus précise et plus efficace que les images bibliques, et le prolétariat a tiré à lui bien des aspects du « Serviteur souffrant » ou du « roi humilié » avec l'avantage de pouvoir être regardé comme l'avant-garde de l'humanité.

Parallèlement, le concile Vatican II avait fait naître aussi des espoirs nouveaux. Bien des évêques de France en sont revenus avec la conviction suivante : l'Église avait fait un considérable effort pour se dépoussiérer et pour mieux définir l'essentiel de ce qu'elle avait à porter, tout en renouvelant sa posture de service de l'humanité ; les principaux obstacles qui empêchaient des gens de bonne volonté de participer pleinement à la vie chrétienne avaient été levés ; l'apostolat allait trouver tous les cœurs ouverts. Rappelons que, selon les sociologues, la société française est, au début des années 60, chrétienne comme jamais. Tout autre chose s'est produit : les chiffres ont décroché, les esprits ont été troublés, l'orthodoxie de la foi et de la pratique a été mise en cause, toutes sortes d'idées plus ou moins sérieuses ont proliféré.

Le pontificat de saint Jean-Paul II a brusquement fait souffler un air nouveau. Il a été fortement accompagné chez nous, à Paris en tout cas, par le Cardinal Jean-Marie Lustiger. L'un et l'autre étaient portés par une forte conviction que l'homme avait besoin de la lumière du Christ pour être pleinement lui-même. On connaît la phrase de *Gaudium et spes* qui a été le leitmotiv du pontificat de Jean-Paul II : « Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné » (GS 22). Cette conviction a donné au saint pape la force et la liberté d'une parole qui a réveillé des attentes et des énergies considérables. La forte pensée théologique et pastorale du Cardinal Lustiger conduisait à recentrer l'action de l'Église sur la Parole de

Dieu entendue comme une parole puissante qui libère et engendre à une vie nouvelle et sur les sacrements comme entrée dans la condition filiale et nourriture de cette condition de fils et de filles qui s'exprime ensuite dans une action au milieu du monde.

Sous l'impulsion de l'un et de l'autre et de quelques autres qu'un tableau plus complet devrait citer, l'Église de France a retrouvé un élan missionnaire, un souffle pour aller «vers ceux qui ne nous demandent plus rien», selon la formule du Cardinal Vingt-Trois, successeur du Cardinal Lustiger. La courbe des vocations s'était même redressée et certains ont pu croire à un progrès continu. En réalité, ce redressement a abouti à un plateau, lequel s'est progressivement érodé pour arriver à la situation où nous sommes aujourd'hui. Le nombre des catéchumènes adultes ou des adultes demandant la confirmation s'est accru et ne cesse de grandir, mais il reste en deçà de tout ce qui est perdu.

On aurait pu croire qu'une parole plus forte et plus libre, qu'une vie théologique plus décomplexée, feraient revenir à la situation antérieure. Ce n'est pas ce qui s'est passé. La mission est nécessaire, mais elle doit être comprise plus profondément ou plus exactement.

2. *Interpréter les signes des temps*

Les tentatives de compréhension théologique ou spirituelle de notre temps ne sont pas si nombreuses. Les évêques eux-mêmes ne s'y risquent guère. Quelques-uns de ceux qui y réfléchissent, évêques ou non, pensent en termes de restauration. Une prédication plus orthodoxe, une liturgie plus conforme aux règles, devraient rejoindre les esprits et les cœurs et les ramener au Christ. L'illusion de cette vision est qu'elle néglige le changement profond de l'*anima religiosa* que nous avons essayé de décrire. Une prédication sans inquiétude peut sûrement réveiller quelques endormis. Elle ne suffit pas pour atteindre ceux qui ont choisi des motifs d'engagements tout différents.

D'autres, plus subtils, plus lucides aussi peut-être, proposent une interprétation à partir du concile Vatican II.

L'auteur francophone le plus important sur le sujet est sans doute le jésuite Christoph Theobald. Il a notamment publié en 2017 un livre intitulé *Urgences pastorales*⁶. Il s'y livre à une analyse serrée du mouvement tectonique qui écarte de plus en plus l'Église et le monde. L'Église peine à présenter son message d'une manière crédible, elle

6. Paris, Bayard, 2017.

souffre de ne plus être dans un monde d'encadrement et d'unanimité, de devoir perpétuellement composer avec d'autres religions ; elle s'use de se déchirer entre « la combativité identitaire » des uns et « l'inquiétude dépressive des autres ». Le monde, lui, se laisse entraîner par ses prouesses techniques et technologiques, il ne peut plus faire espérer la justice sur cette terre, il se laisse fasciner par la mort et use ses richesses et ses énergies à la conjurer sans s'en rendre compte, comme les civilisations d'avant le Christ. Tandis que l'Église et le monde semblent ainsi s'éloigner inéluctablement, le père Theobald repère un point de convergence ou de rencontre possible, « dans une "foi élémentaire, attachée à la bonté foncière de la vie", dont le déploiement est nécessaire à la poursuite de l'existence de chacun, mais dont le surgissement n'est jamais garanti face aux épreuves⁷ », et il tâche à partir de là de comprendre la mission de l'Église. Au prix d'un travail considérable d'évaluation et de reprise de l'idée de mission, il en arrive à proposer que la mission devrait surtout se comprendre comme « service de la vie d'autrui », « hospitalité humble⁸ », mise à disposition de tous, sans esprit de récupération, des richesses du Christ.

Il y a là assurément une piste sérieuse. Certes, les périodes d'unanimité sociale sont plus faciles à vivre ; certes, l'adhésion de la grande majorité d'une population aux mêmes représentations théologiques et sociales, à la même compréhension du bien et du mal, à la même visée de la vie humaine, est un facteur de paix, de concorde et, peut-être même, d'efficacité. Mais il faut reconnaître aussi qu'un groupe majoritaire, quel qu'il soit, a du mal à admettre que des minorités subsistent ; qu'une société massivement unanime ne supporte pas toujours bien des comportements ou des choix de vie différents, qu'elle n'accepte pas bien que certains en son sein puissent avoir du mal, par leur choix ou par des caractéristiques personnelles, à entrer

7. É. MAUROT, « Christoph Theobald, *Urgences pastorales* », recension dans *La Croix*, 22 sep. 2017. Voir dans le livre : p. 77-78, 89, 152, 158 (« le mystère de leur capacité de vivre, avec toutes leurs fibres », p. 171, 182, 236 (« foi » qui, face à une bonté originaire de la vie et à la promesse qu'elle inclut, se positionne soit de manière résignée, évoquant quelquefois le "destin", soit de manière prospective et avec une certaine gratitude, cherchant parfois à se prononcer sur l'origine de la vie reçue une fois pour toutes »), p. 271, 280-281, 286-287, 342-343, 388-389, 447 (« "foi" ne désigne pas immédiatement foi en Dieu ou en Christ, mais d'abord et avant tout la capacité mystérieuse d'un être à faire crédit à la vie, à rester debout, même dans les moments les plus difficiles, en espérant que la vie tient sa promesse »). Ce thème de la « foi élémentaire » doit être exploré en gardant en vue ce qui est exposé p. 65-66.

8. Ces formules sont reprises à la recension citée dans la note précédente. Cf. C. THEOBALD, *Urgences pastorales* (cité n. 6), notamment p. 85 (« "hospitalité" inconditionnelle » de Jésus), 96, 336, 371, 447.

dans le modèle commun, et qu'elle risque facilement de transformer une adhésion spirituellement nourrie en un conformisme social étouffant. La circulation en notre monde contemporain est telle qu'il est vain de rêver constituer des entités nationales closes, homogènes, entièrement cohérentes, et l'histoire des souffrances vécues par certains dans des situations de ce genre nous apprend à voir les bienfaits d'un monde plus diversifié, malgré ses immenses fragilités.

Théologiquement, il nous faut accepter que le règne du Christ ne se confonde pas forcément avec le règne de l'Église. Les horribles affaires de mœurs qui humilient en ce moment nos Églises d'Occident nous mettent sous les yeux l'étonnante capacité des hommes à détourner les dons de Dieu et à transformer le pouvoir spirituel reçu du Christ, Serviteur souffrant, Roi humilié « passé parmi nous en faisant du bien aux hommes » en un instrument de domination et de prédation à l'égard de personnes vulnérables. Nous avons de la clarté à faire sur ces histoires. Je crois profondément que ces révélations sont un don de la miséricorde de Dieu qui nous avertit de ce que nos fonctionnements ecclésiaux pouvaient éventuellement (éventuellement, pas toujours, pas partout, grâce à Dieu) cacher et qui nous aide ainsi à un comportement meilleur, plus éclairé, moins naïf. Le Saint-Père nous ouvre une voie lorsqu'il nous invite inlassablement à sortir du cléricalisme, c'est-à-dire, à mon sens, de toute prétention d'encadrement de la société ou de contrôle des esprits par les clercs, quels qu'ils soient. L'ecclésiologie dont le concile Vatican II a précisé les lignes de force rend l'Église catholique apte à se renouveler en ce sens, mais tout un travail est nécessaire pour que tous sortent aussi de la facilité qui consiste à se croire porté par un corps structuré avec un minimum d'engagement personnel.

Toutefois, les descriptions théologiques comme celles que je viens d'évoquer me paraissent souffrir d'une faiblesse de base : elles négligent la force du mal ou, pour être plus précis, la capacité de refus des hommes. L'histoire de l'Alliance telle qu'elle est méditée et reméditée par les livres bibliques nous apprend que plus Dieu se révèle, plus pour une part sa révélation suscite de résistance, de tentatives d'esquive, de dérobade. La Révélation de Dieu, tout en faisant briller la lumière, la paix et la beauté que Dieu veut pour les hommes, met à nu la dureté du cœur humain, ce que nous appelons le péché. La mission de l'Église ne peut pas ne pas rencontrer les mêmes duretés. Des siècles de christianisme ont suscité des anticorps plus puissants, plus actifs, plus efficaces que jamais, et, en ces temps, nous les voyons agir. Nous ne devrions pas nous étonner de voir à l'œuvre la capacité de refus des êtres humains.

Nos sociétés occidentales prétendent faire vivre le meilleur du christianisme sans avoir besoin du Christ Jésus, cet homme-là qui est l'unique Sauveur parce qu'il est Dieu fait homme. Nos sociétés, comme nous l'avons vu, promettent l'abondance et la fin des souffrances, sans aucune dépendance de l'homme à l'égard de qui que ce soit – sinon, bien sûr, mais cela n'est pas dit ni même aperçu souvent, à l'égard des puissances économiques et techniques qui tirent profit de leurs promesses.

3. *Élection et sacerdoce*

Le Cardinal Lustiger a légué à l'Église de Paris un héritage théologique qui me semble de grande importance. À partir de son origine juive, nourri par la lecture d'Hans Urs von Balthasar, d'Henri de Lubac, de Gaston Fessard, mais surtout par sa méditation biblique, il a su reprendre les catégories de la théologie de l'histoire de saint Paul. L'élection d'Israël au bénéfice de tous les peuples mais aussi la purification d'Israël jusqu'au « petit reste » en sont la clef. Les Douze choisis par Jésus qui les reçoit de son Père sont l'accomplissement du peuple saint de Dieu et ils sont envoyés pour ouvrir à tous ce qu'ils ont reçu. La proclamation faite par douze Juifs que Jésus, le Crucifié, est le Messie d'Israël puisqu'il est ressuscité et donne l'Esprit Saint est refusée par la majorité du peuple d'Israël mais non pas par tous, car ce sont des Juifs qui sont les premiers chrétiens. Cette proclamation est provocante parce qu'elle place le refus comme une étape de la révélation et parce qu'elle aboutit à partager avec les païens les biens promis à Israël.

De ces indications trop brèves, je tire que nous sommes entrés dans une ère où les catholiques doivent accepter d'être un « petit reste ». En fait, ils le sont toujours, même lorsqu'ils sont majoritaires, car c'est toujours comme « petit reste » choisi, purifié, émondé, que l'on a part à la vie du Christ, le Messie d'Israël. Comprendre cela nous permet de vivre dans la liberté et d'oser annoncer à tous qu'ils sont appelés à la vie éternelle en Dieu. Nous sommes des « élus », choisis par grâce dans l'humanité pécheresse, non pas pour être des privilégiés qui veillent à préserver leurs avantages, mais pour contribuer au salut de tous. Nous pouvons nous réjouir que quelques-uns ou beaucoup viennent à nous pour profiter de ce que nous pouvons leur apporter sans forcément aller jusqu'au bout de la rencontre du Christ. Ainsi s'exerce notre sacerdoce : ceux qui ont aujourd'hui la grâce de la foi sont choisis pour être associés à l'œuvre du Christ pour « la gloire de Dieu et le salut du monde », comme nous le demandons dans la troisième prière eucharistique du missel romain.

Fort de ces indications théologiques, je voudrais décrire quelques points d'appui dont dispose l'Église de France pour faire face aux défis de notre temps et des temps à venir.

III. — Les points d'appui de l'Église de France

1. *Des ressources spirituelles*

Je voudrais citer trois ressources spirituelles :

a) Le sens de l'adoration et la capacité de la prière silencieuse

De plus en plus, nous le constatons, les jeunes catholiques, ceux qui viennent encore à nous, sont capables de passer de l'excitation du chant et de la danse au silence de la prière et à l'adoration. Je le dis sans forfanterie : cette capacité a impressionné les Espagnols lors des JMJ de Madrid. Elle nous émerveille lorsque nous rassemblons à Lourdes les lycéens d'Île-de-France : à 9 ou 10 000 dans la basilique souterraine, ils entrent aujourd'hui dans la prière dès que le Saint-Sacrement est exposé ou tout simplement dès qu'on le leur demande.

b) Un renouvellement de la place des pauvres

De plusieurs expériences a monté, ces dernières années, la conviction que les pauvres ne sont pas seulement ceux à qui les mieux lotis peuvent faire du bien mais sont des fidèles du Christ qui peuvent partager à tous et avec tous leurs richesses spirituelles. Il y suffit, mais c'est exigeant, que les mieux dotés culturellement et socialement fassent l'effort de les écouter et veillent à créer des conditions d'attention mutuelle qui permettent à tous de s'exprimer. Un grand rassemblement de l'Église de France sur le thème de la solidarité s'est tenu à Lourdes en 2013 sous le titre : *Diaconia 2013* ; il a ancré cette manière nouvelle dans les esprits et les pratiques. Bien sûr, du temps et du travail sont nécessaires pour que nos œuvres de bienfaisance se transforment en ce sens. Mais la journée mondiale des pauvres est née de l'initiative française de rassembler autour du pape des personnes en précarité. Depuis une dizaine d'années à Paris, des jeunes professionnels choisissent d'habiter un appartement en colocation avec des personnes sorties de la rue, avec une vie tout à fait commune et notamment une vie de prière commune.

c) La place de la Parole de Dieu

Nous progressons dans notre capacité à donner aux fidèles les clefs nécessaires pour que la Parole de Dieu soit pour eux une nourriture vivifiante et éclairante et non pas un livre scellé. L'expérience parisienne des parcours EVEN est impressionnante, mais il en existe d'autres. Là encore, du travail est nécessaire, mais les pistes existent dans les facultés de théologie et en un certain nombre de paroisses ou de diocèses.

2. *La catholicité*

Le débat est fréquent en France de savoir si les catholiques sont ou non une minorité. Dans les sondages ou les enquêtes, encore une majorité de citoyens se disent catholiques. Beaucoup dépend de la façon dont la question est posée. En revanche, la plupart de ceux qui répondent ainsi n'ont pas mis les pieds dans une église depuis fort longtemps et n'ont pas forcément l'intention de s'y rendre prochainement. Il faudrait une analyse plus fouillée.

Pour ma part, je dirai volontiers que les catholiques français, quel qu'en soit le nombre, ne peuvent pas s'offrir le confort d'être une minorité à protéger parce qu'ils portent une grande part de l'« âme de la France ». L'Église catholique n'a pas fait la France ; la France est une construction politique et culturelle. Mais l'Église catholique a été au long des siècles le partenaire, toujours présent, parfois consentant, parfois résistant, parfois complice, de la construction de la France. La grandeur de la catholicité consiste aussi à accepter de porter en soi toute l'histoire, celle qui nous plaît et celle qui ne nous plaît pas.

Pour avancer sur ce chemin, il faut comprendre que la France a toujours été plus diverse que les Français ne le savent ou ne le sentent. L'islam ajoute une complication de plus. Il me semble être dans un pays comme le nôtre devant un double défi :

- l'islam peut-il nourrir des relations de fraternité, même dans la jalousie ou la compétition, sans forcément viser à l'absorption de tous ?
- l'islam peut-il nourrir l'expérience de la liberté dans la dignité personnelle qui est le meilleur de ce qui se vit dans nos pays, et qui est la qualité principale des catholiques fervents ?

Une difficulté concrète cependant pèse sur l'Église catholique en France : l'immense et magnifique héritage des siècles passés nous rend comptables de multiples bâtiments : églises, couvents, hôpitaux... que nous n'avons ni les moyens d'entretenir ni les forces pour les faire

vivre, d'autant que tous les éléments de ce patrimoine ne se trouvent pas forcément dans les régions les plus actives actuellement. La loi de séparation de l'Église et de l'État, telle qu'elle s'est appliquée à l'Église catholique, nous vaut l'avantage que la propriété des bâtiments construits avant 1905 et donc la charge de leur préservation relèvent des communes ou de l'État, mais l'État et les communes ploient aujourd'hui sous le fardeau. Il est toujours déprimant de voir une église ne plus être utilisée, cela semble un signe de mort, mais parfois la vie est passée ailleurs et le poids du passé ne nous donne pas toute latitude pour choisir nos lieux de célébration.

Une ressource nouvelle s'offre à nous depuis quelques années avec une intensité nouvelle : la présence de chrétiens et même de catholiques d'Orient. Il me semble qu'il y a là un don de catholicité plus grande. La catholicité n'est pas la latinité. Nous devons recevoir davantage des Églises d'Orient implantées chez nous. Déjà, entre les deux guerres mondiales notamment, la théologie et la spiritualité russes, mais aussi celles des Églises orientales catholiques ou non catholiques, ont contribué au renouveau de la théologie latine. Un enrichissement encore plus grand peut être attendu aujourd'hui.

3. Engendrer à la liberté spirituelle

Une des joies de notre Église de France est de découvrir une belle jeunesse catholique, généreuse, courageuse, assez libre et audacieuse ; une de ses épreuves est que ces jeunes aspirent à fonder des familles mais n'envisagent qu'en très petite proportion de devenir prêtres ou religieux ou religieuses.

Pour quelques décennies à tout le moins, il nous faut apprendre à faire vivre l'Église du Christ avec peu de prêtres. Or, nous avons vécu avec un nombre de prêtres très important. Les représentations sociales et culturelles sont très attachées à la figure du prêtre, partout présent, toujours disponible, ne ménageant pas sa peine. La réalité n'a pas toujours été aussi idéale mais les belles figures de prêtres n'ont pas manqué en effet. La baisse dramatique du nombre de prêtres que nous avons connue et que nous connaissons encore rend compliqué d'organiser la répartition des messes dominicales dans un diocèse de province, sur un territoire un peu vaste, de sorte que les fidèles puissent concrètement y participer. Sans doute des relais sont-ils possibles par les médias et par les réseaux sociaux. Le plus important est de nourrir chez les fidèles le goût de l'Eucharistie.

Une piste me semble être de bien définir le rôle du sacerdoce apostolique comme ayant la responsabilité d'aider chacun à accéder à la

liberté spirituelle. Le Christ seul engendre par le don de l'Esprit Saint, au prix de sa mort sur la croix et dans la puissance de sa Résurrection ; mais le sacerdoce apostolique est institué pour approcher du plus grand nombre les moyens de cette liberté. Nous avons à aider les fidèles à devenir capables d'écouter la Parole de Dieu et donc de la reconnaître au milieu de l'agitation et du fracas du monde et d'y répondre par la louange de Dieu dans leurs paroles et dans leurs actes.

Conclusion

Le psaume 64 nous indique l'acte de foi à renouveler toujours. Nous sommes dans une phase d'émondage, de mise à l'épreuve, de transformations. Nous la traverserons si nous osons croire que le Seigneur ne nous abandonne pas et qu'il vaut la peine d'avancer sur ses chemins comme nous le pouvons. Car Dieu, lui, ne renonce pas – toute l'histoire d'Israël le prouve – à procurer à son peuple une riche moisson : « Tu couronnes une année de bienfaits. Sur ton passage ruisselle l'abondance ».

FR – 51100 Reims
3 rue Cardinal de Lorraine
eveche@catholique-reims.fr

M^{gr} ÉRIC DE MOULINS-BEAUFORT
Archevêque de Reims

Résumé. — Si « le monde a cessé d'être chrétien » (G. Cuchet), alors il importe de répondre aux défis culturels et spirituels de notre époque. L'archevêque de Reims propose quelques éléments d'une lecture théologique de ce temps qui regarde l'élection et le sacerdoce des chrétiens avant de terminer en présentant les ressources qui permettent à l'Église de France de prendre le chemin de la mission.

Mots-clés. — Mission | Église de France | État de la société française | Dialogue interreligieux | Ressources morales et spirituelles

É. DE MOULINS-BEAUFORT, **Apostolic priesthood and spiritual freedom. Faced with the challenges of time what resources are there for the Church in France?**

Summary. — If « the world has ceased to be Christian » (G. Cuchet), then it is important to answer the cultural and spiritual challenges of our time. The Archbishop of Reims suggests some elements of a theological interpretation of our times which looks at the election and priesthood of Christians before finishing by presenting the resources which allow the French Church to take the path of mission.

Keywords. — Mission | French Church | State of French society | inter-religious dialogue | moral and spiritual resources